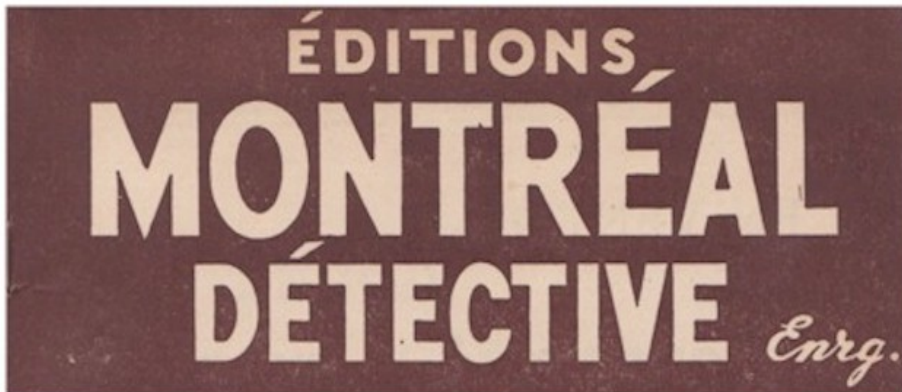


HERCULE VALJEAN

Les bijoux sanglants



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-060

Les bijoux sanglants

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 707 : version 1.0

Les bijoux sanglants

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

La jolie secrétaire frappa à la porte du bureau privé de Benoit Augé.

– Entrez, fit-il.

Suzanne Daubry entra.

Elle était brune avec des yeux noirs très grands qui semblaient lui manger une partie de la figure.

Sa taille était souple et élancée et il se dégageait de toute sa personne une impression de grâce câline et en même temps de robustesse.

– Qu'est-ce qu'il y a, Suzanne ? fit Benoit.

– Il y a une femme qui insiste pour vous voir.

– Vous ne lui avez pas dit que je n'y étais pas. Vous savez bien qu'avec la besogne que j'ai sur les bras ce matin, je ne peux recevoir personne. Je vous ai dit que, pour aucune considération je ne voulais être dérangé...

– Je le sais, patron.

– Voulez-vous, Suzanne, me faire grâce de cette épithète : Patron. Appelez-moi : Monsieur. Appelez-moi Maître. Appelez-moi n’importe quoi, mais je ne veux pas que vous m’appeliez : Patron.

– Très bien, Boss.

Le journaliste sourit :

– Vraiment, ma petite fille, vous êtes incorrigible...

– Comment voulez-vous que je vous appelle ? Appelez-moi : Benoit.

– Eh bien, Benoit, il y a une femme qui veut vous voir.

– À la bonne heure. Et comment est-elle cette femme ?

– Vous le définirez vous-même. Elle dit être très pressée. Elle a affaire à vous voir pour quelque chose de très important. Elle a même ajouté : d’excèsivement important.

Benoit Augé hésita une seconde, puis après

avoir réfléchi, dit :

– Eh bien, faites entrer cette femme. Seulement, Suzanne, je tiens à vous avertir : Si l'intérêt que je vous porte diminue, vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous-même.

– Pourquoi ?

– Vous ne comprendrez donc jamais rien ? Vous me faites faire la connaissance d'une personne qui, à votre avis, est très bien. Vous savez que je suis jeune et vous pensez, que si elle a des charmes, je vais être indifférent.

La jolie secrétaire esquissa une moue d'impatience :

– Monsieur Augé, soyez donc sérieux pour un instant. Cette femme est une cliente et une cliente importante...

– Alors qu'est-ce que vous attendez pour la faire entrer dans le sanctuaire où le grand Benoit Augé résout les questions les plus compliquées... les questions les plus...

– Je sais... Je sais... répliqua Suzanne... Alors je la fais entrer ?

– Alors, dépêchez-vous.

La secrétaire sortit.

L’instant d’après, un coup discret à la porte du bureau indiqua que la cliente était sur le point de faire son apparition.

– Entrez.

La porte s’ouvrit.

Une femme pénétra dans le petit bureau qui servait de sanctuaire à Benoît Augé, journaliste au Midi et seul lien de communication avec l’émule de Sherlock Holmes, de Philco Vance, de Perry Mason, d’Ellery Queen et de tous les autres détectives sortis de l’imagination des romanciers : Le Domino Noir.

Le Domino Noir, en effet, passait même parmi les membres de la force constabulaire et de la Sûreté de Montréal, comme un as de la profession. Ayant fait son cours d’étude classique, et en plus, une année de médecine à l’Université de Montréal, il s’était lancé dans la carrière à l’âge de vingt-deux ans, un peu par goût, mais surtout à la suite d’une aventure dont

il avait été le héros (mais ceci est une autre histoire et nous aurons l'occasion de la raconter à nos lecteurs une autre fois.) Qu'il nous suffise de dire pour l'instant qu'il avait réussi, pour aider un de ses amis, à trouver la solution d'une énigme judiciaire des plus compliquées.

Benoit indiqua un siège à sa cliente, et, un peu par curiosité, un peu par habitude professionnelle, la détailla.

Son examen rapide lui révéla que cette personne appartenait à ce qu'on est convaincu d'appeler la « haute gomme ». Elle était vêtue richement, très richement même, mais sans aucune affectation.

Elle pouvait avoir entre trente-cinq et quarante ans et avait gardé, malgré l'âge qui avançait, le charme de sa jeunesse.

Elle était belle femme sans être très jolie.

– Madame, fit-il ?...

– Jacques Lafrance.

Ce nom éveilla dans l'esprit du limier la personnalité de l'un des Canadiens les plus riches

de Montréal et aussi de tout le pays.

Jacques Lafrance possédait, en effet, des intérêts considérables dans la plupart des grosses compagnies canadiennes...

– Vous devez vous doutez un peu de la raison qui m’amène à venir recourir aux services du Domino...

– Le vol de bijoux dont vous avez été victime, je suppose... J’ai lu dans les journaux le récit de l’audacieux vol perpétré à votre demeure de Westmount...

(Mais pourquoi, pensa Benoît, s’adresse-t-elle à moi. Ces bijoux doivent être assurés et les compagnies ont des détectives à leur emploi.)

Comme si elle devinait sa pensée, elle ajouta :

– Je sais ce que vous allez me dire. Je n’ai pas besoin de me tracasser. Les compagnies d’assurances feront les démarches nécessaires pour retrouver mon collier de perles et s’ils ne le retrouvent pas, ils me dédommageront en m’en payant la valeur...

– Votre intuition ne vous a pas trompée. C’est

précisément la réflexion que je me faisais.

– Eh bien. Voici. C'est que ce collier n'est assuré que pour la moitié de sa valeur. Il n'est assuré que pour vingt mille dollars et il a coûté à mon mari quarante mille dollars. C'est un des plus beaux spécimens qu'il y a en Amérique et les joailliers de New-York qui nous l'ont vendu prétendent qu'à quarante mille dollars, il est bon marché...

Madame Lafrance discuta des conditions, expliqua dans quelles circonstances les bijoux étaient disparus et, avant de sortir, versa mille dollars en acompte au journaliste.

– Ce bijou a, en plus de sa valeur en argent, une valeur sentimentale pour moi. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux. C'était mon porte-bonheur et aussi celui de mon mari. Depuis que nous en avons fait l'acquisition ses affaires ont prospéré d'une façon incroyable. Depuis trois jours que nous l'avons perdu, mon mari a fait une grosse perte à la Bourse... C'est de la superstition... mais j'y tiens et je veux que vous ne négligiez rien pour le retrouver.

Benoit Augé demanda à sa cliente la permission de l'accompagner chez elle.

Il voulait téléphoner au Domino qui commencerait son enquête en se rendant compte de la disposition des lieux.

Madame Lafrance consentit à cette démarche et Benoit Augé monta dans la limousine en direction de la somptueuse résidence sur le sommet du Mont-Royal.

En passant dans l'antichambre, il avait dit à Suzanne.

– Je ne reviendrai pas au bureau cet après-midi. Vous direz à Théo de m'appeler chez moi ce soir.

Une fois rendu chez le Domino, Benoit Augé récapitula les événements de l'après-midi ainsi que les constatations qu'il avait faites au domicile des Lafrance.

Aussitôt le Domino Noir, écarta toute idée de culpabilité de la part des domestiques.

Aucun d'eux n'avait pu faire le coup.

Il n'y avait qu'une seule possibilité qu'il

n'écartera pas.

Une des servantes avait-elle été complice de David Angelo ? ?

Car, après avoir étudié les faits, le détective en était venu à la conclusion que le vol était l'œuvre de David Angelo.

Cette constatation rendait sa tâche encore plus difficile.

Angelo était le voleur le plus habile de bijoux qu'il y avait à cinq cents milles à la ronde.

Jusqu'ici, on n'avait pu le prendre en faute, bien que l'agent de la Sterling Insurance Company avait juré une fois au Domino qu'il était convaincu qu'Angelo avait fait la job connue sous le nom de « Mystère du Bracelet Blanc ».

Le bracelet avait été retrouvé et remis à sa propriétaire mais on chuchotait en certains milieux que la compagnie d'assurances avait dû payer deux mille cinq cents piastres pour le ravoir.

Plutôt que de tout perdre elle s'était résignée à

cette alternative.

– Et maintenant, se dit le Domino, concentrons-nous et tâchons d'établir un plan de campagne.

Il s'enfonça dans son fauteuil, se renversa la tête en arrière et ferma les yeux.

Le téléphone sonna. C'était Théo Belœil.

Le limier entra immédiatement dans le vif de son sujet :

Madame Jacques Lafrance est venue au bureau cet après-midi et a requis les services de l'agence pour retrouver les bijoux volés ces jours-ci. J'ai déjà commencé mon enquête...

– Tu as trouvé l'auteur du vol.

– Certainement. C'est David Angelo.

– On ne peut pas dire que tu n'es pas expéditif en besogne.

– Il ne faut pas oublier qu'il y a un « hic » dans l'affaire. Moi, j'ai la conviction que c'est Angelo qui a fait le coup. Je n'ai aucune preuve.

Je ne sais pas où sont les bijoux. Je ne sais

même pas où se trouve Angelo ni quel est son alias actuel.

– C’est un personnage inquiétant. Il glisse dans les mains comme une anguille. On n’a jamais pu mettre la main sur lui ni avoir des preuves de sa culpabilité.

– On n’a jamais pu le prendre jusqu’à aujourd’hui. C’est la terreur des compagnies d’assurances. La plupart aiment mieux composer avec lui plutôt que de tout perdre. Habituellement, il se sert d’un ou d’une intermédiaire. Sa technique ressemble à celle des kidnappers américains...

– Tu as l’intention de te servir des mêmes tactiques, de lui offrir une prime...

– Non. Ce serait encourager le vice. J’ai l’intention de recouvrer le collier sans rien déboursier et, si possible, de coffrer Angelo.

– Ce serait certainement un coup dont on parlerait longtemps dans les annales policières... Et ton rôle, dans cette affaire ?

– Voici, j’insère une annonce dans tous les

journaux. Je sais qu'Angelo lit actuellement tous les journaux dans l'espérance d'une telle communication. Je promets le secret le plus absolu et l'impunité. Tu me trouves un local où je puis recevoir celui ou celle que l'on me délèguera. Il faut que la fenêtre donne sur la rue. Quand je recevrai la visite désirée, je t'avertirai, et, Benoit se tiendra en faction devant l'immeuble. Quand ma visite partira je lui ferai un signe de la fenêtre et il la suivra où qu'elle aille.

– Je comprends ton idée. Tu veux prendre le coupable en filature.

– Parfaitement.

Et après ?

– Après. Nous aviserons. Et maintenant tu vas dormir sagement chez toi. J'ai encore un peu de travail à faire.

– L'annonce a mordu, annonça le Domino Noir à Benoit Augé.

– Quand doit-on établir le contact ?

– Cet après-midi à trois heures.

Le jeune assistant du Domino consulta sa montre.

– Plus qu’une demi-heure à attendre. Je vais me mettre en faction.

– Arrange-toi pour n’être ni vu ni connu.

Une fois le Domino sorti, Augé appela le bureau.

Il demanda à parler à Suzanne.

– Si quelque personne s’informe de moi, vous répondrez que je suis parti en voyage, que vous ne savez pas où je suis, et que je ne serai pas de retour avant une semaine. Si c’est pour affaires importantes confiez là à Théo Belœil. Il est habile.

– Il n’a pas à dire. Elle est ponctuelle.

Telle est la réflexion que se fit le détective quand, à trois heures précises la jeune fille pénétra dans le petit appartement qu’il s’était procuré pour la semaine dans une maison de chambres, sur une des rues transversales à la rue Sainte-Catherine, dans la partie ouest de la ville.

Selon son habitude, il la détailla rapidement

mais son œil avait la précision d'un appareil photographique.

Un seul regard lui suffisait pour évaluer une personne ou une chose.

C'était bien là, devant lui, l'idée qu'il s'était faite de l'amie de David Angelo.

Il indiqua un siège de la main.

La jeune fille, une brune élancée, à la taille souple, à la démarche féline, s'installa en ayant soin de laisser voir ses jambes dont le galbe était vraiment parfait.

– Et votre proposition ? dit-elle d'un ton détaché et d'une voix dont le timbre était agréable comme une musique.

– Qui me dit que vous pouvez me rendre le collier de Madame Lafrance ?

Elle répondit presque du tac au tac :

– Et qui me dit que vous pouvez me donner l'argent que nous réclamons en retour ?

Le détective sourit :

– Madame Lafrance est très riche et de plus, la

compagnie d'assurance est prête à verser la somme. Vous savez que David Angelo coûte très cher aux assurances. Comme il est insaisissable, la compagnie qui a assuré le bijou contre le vol est consentante d'assurer une partie de la perte. Faites votre offre ?...

– Dix mille dollars.

Benoît Augé se leva :

– Mademoiselle, il n'y a rien à faire. Je suis autorisé à vous offrir mille dollars. Pas un sou de plus.

– À mon tour de vous dire : Il n'y a rien à faire. J'ajouterai que vous vous trompez quand vous prétendez que c'est Angelo qui a fait le coup.

Elle se leva :

– Mon offre de dix mille dollars est définitive. Quand vous aurez décidé de l'accepter publiez une annonce dans les journaux. Vous direz simplement : « Accepté : et signerez Louis. » Je me mettrai alors en communications avec vous et vous dirai où me rejoindre. Inutile d'alerter la

police. Je n'ai pas les bijoux chez moi. L'entrevue aura lieu dans une place que nous indiquerons. Vous déposerez l'argent et un homme qui ne sera pas au courant de ce dont il s'agit vous remettra un colis.

– Et qui me dit que ce colis contiendra les bijoux ?

– Qui me dit que vous lui remettrez la somme demandée ?

– Vous avez raison. Quelle est votre proposition ?

– Voici. Le messenger que nous enverrons ne connaîtra rien de la transaction qui s'accomplira par son entremise. Ce sera d'ailleurs un homme respectable que vous ne pourrez pas arrêter. Vous n'avez rien et vous n'aurez rien contre lui. Il vérifiera le contenu de votre colis. Vous vérifierez le contenu du colis qu'il vous remettra. Il est entendu que vous ne serez pas accompagné. D'ailleurs, nous prendrons les précautions voulues. Notre homme vous rencontrera à un certain endroit. Vous monterez en auto avec lui. Il vous bandera les yeux... Oh, soyez sans crainte.

Il ne vous dévalisera pas et ne vous fera aucun mal...

Le Domino Noir sourit :

– Vous oubliez que j’ai déjà gagné un championnat à la boxe et que je passe pour un tireur émérite...

– Je ne le sais pas... quand même ce serait vrai, ça ne nous ferait rien... Celui que je représente n’est pas un gangster. Il n’est jamais armé et n’a jamais eu recours à la force brutale...

Elle ajouta en pesant sur chacun de ses mots :

– C’est un homme intelligent qui se sert de son intelligence...

Je continue. Quand vous serez rendu à un certain endroit, dans la campagne. Pas très loin de Montréal... Vous descendrez de voiture et vous échangerez vos colis... Ensuite on vous laissera seul. Vous n’aurez pas plus qu’un mille à marcher avant de pouvoir téléphoner pour une voiture. De cette façon, notre intermédiaire sera loin.

Le Domino Noir réfléchit quelques instants :

– Votre proposition est raisonnable, dit-il. Je vais en parler aux autorités de la compagnie d’assurances qui m’emploie. Demain je vous dirai par la voie des petites annonces du journal LE MIDI si oui ou non vos conditions sont acceptées.

– À la place de votre compagnie, je les accepterais...

– Vous avez peut-être raison.

Galamment, le détective ajouta :

– Mademoiselle, quand vous êtes entrée ici, j’avais un compliment à vous faire. Je voulais vous dire que vous étiez une femme très jolie. À présent j’ajoute : Mademoiselle vous êtes une femme excessivement intelligente.

La jeune fille sourit.

– C’est toujours agréable d’entendre un compliment surtout quand il vient de la bouche d’un adversaire.

Le Domino noir alla s’accouder à la fenêtre, et dès qu’il vit sa visiteuse sur le trottoir fit un signe de la main à Benoit Augé et retourna à sa table

attendre les résultats de la filature.

*

Les circonstances qui avaient entouré ce vol lui avaient permis d'établir qu'Angelo en était l'auteur.

La visite qu'il venait de recevoir confirma sa théorie.

Madame Lafrance avait donné, il y avait quelques jours déjà de cela, une grande réception.

Il n'y avait pas moins d'une centaine d'invités.

Malgré la présence de détectives privés engagés pour surveiller discrètement les agissements de ses hôtes, madame Lafrance s'était aperçu au cours de la soirée que son collier de perles était disparu.

On eut beau fouiller tout le monde, on ne le trouva nulle part. Comme les invités, pour la plupart, appartenaient à la Société de Montréal, on n'alla pas trop loin dans les perquisitions.

D'après Le Domino Angelo se serait procuré, par quels moyens, il ne savait pas, une carte d'invitation.

Il aurait attendu sa chance, aurait dérobé le collier avec une habileté dont seul il était capable, l'aurait jeté par la fenêtre, à une complice, probablement, la grande jeune fille brune qui venait de sortir, et se serait, ensuite mêlé aux invités.

C'est ainsi que le détective avait reconstitué le vol.

Et de fait, il ne pouvait s'être produit autrement.

Vers quatre heures moins le quart, Augé l'appela au téléphone.

Il avait localisé l'adresse de la mystérieuse visiteuse.

Il savait même son nom.

Elle s'appelait : Irène Dorval.

Il avait vérifié le nom en haut du numéro de l'appartement qu'elle occupait dans une conciergerie de l'ouest.

Grâce à des questions posées au concierge, questions dont il facilitait la réponse par le passage de main à main de quelques billets verts, il avait su qu'elle occupait cet appartement depuis un mois environ.

– Y habite-t-elle seule ?

– Oui. Sauf qu'elle reçoit des visiteurs de temps à autre.

– C'est bien. Viens me rejoindre et hâte-toi. Nous avons de la besogne devant nous.

Pendant qu'il attendait son assistant, le Domino sortit sa boîte à maquillage et commença à se composer une physionomie nouvelle.

Bien que les déguisements soient passés de mode et, qu'aujourd'hui, seuls les détectives de romans policiers s'en servent, le Domino y avait recours quand il ne voulait pas que son identité soit reconnue.

Une moustache postiche, un faux dentier qui changeait la ligne de sa bouche et altérait le son de sa voix, quelques fils blancs dans sa chevelure qu'il peigna d'une toute autre façon, et, en se

regardant dans la glace, le policier conclut qu'on ne le reconnaîtrait pas tantôt quand il se présenterait à certain endroit.

Il sortit d'une malle un complet d'une couleur et d'une coupe différente de celui qu'il portait et s'en vêtit.

Il venait de terminer ces diverses opérations de métamorphose quand son assistant entra.

Augé crut d'abord qu'il s'était trompé de pièce mais connaissant le penchant du Domino pour le maquillage, il se mit à rire.

– Elle est bonne, celle-là. J'avoue que si je n'avais pas su que tu étais ici, je ne t'aurais pas reconnu.

– Tu as « ta badge » de détective ?

– Oui.

– Donne-moi le numéro de l'appartement où habite cette Irène Dorval. Et maintenant écoute bien ce que j'ai à te dire et fais exactement comme je te le dirai.

Il lui donna ses ordres.

Après quoi il mit un revolver dans sa poche après avoir pris soin au préalable d'enlever le plomb des cartouches. Ce revolver était chargé à blanc.

Il en prit un autre, un petit automatique. Il vérifia le magasin et conclut qu'il était en ordre.

– Et maintenant, allons dit-il.

La voiture était dans la rue et les deux hommes y montèrent.

*

Irène Dorval alla ouvrir.

– C'est toi... dit-elle, puis elle mit un doigt sur sa bouche en voyant un étranger sur le seuil de la porte.

Dès qu'elle l'eut entrouverte, ce dernier mit un pied à l'intérieur, donna un brusque coup d'épaule et entra.

Il était essoufflé et avait les yeux hagards.

– Vite, dit-il. Refermez, on me recherche...

– Qu'est-ce que vous venez faire chez moi, dit-elle en colère. Sortez d'ici ou j'appelle au secours. La voix de l'homme se fit suppliante.

– Ne faites pas cela. Je suis recherché par la police. Il y a un « dick » à mes trousses.

– Je n'ai pas l'habitude d'héberger les malfaiteurs.

Cette fois la voix de l'homme se fit menaçante.

– Il faut que vous me cachiez.

Brusquement il avait sorti un revolver de sa poche et en tenait le canon braqué sur la jeune fille.

– Je vous dis que la police est à mes trousses. Je me suis fait surprendre à voler un bijoutier et un « dick » qui passait par là m'a aperçu. Je me suis sauvé ici et j'ai frappé à une porte au hasard.

Pendant ce temps on entendit dans le corridor un bruit lourd de pas.

– C'est la police, dit l'homme... Cachez-moi. Autrement, je ne jure de rien. Je suis toujours nerveux quand j'ai une arme dans les mains.

La sonnerie retentit.

Le pseudo cambrioleur passa rapidement dans une autre pièce.

– Pas un mot. Je vous surveillerai de ma cachette et je vous jure que si vous me trahissez il y aura certainement un cadavre ici, peut être deux : Vous, d’abord, et, ensuite le policier.

La jeune fille alla ouvrir.

Le melon sur le coin de la tête, un revolver à la main, Benoit Augé fit irruption.

Il exhiba sa « badge » identification de sa profession.

– Je suis de la police, dit-il et je regrette de vous déranger. Il y a un vol qui vient d’être commis dans une grosse bijouterie près d’ici. J’ai surpris le voleur. Je l’ai suivi et je l’ai vu pénétrer dans cette maison. Peut être est-il entré chez vous ?

– Un voleur, fit la jeune fille avec une expression d’effroi admirablement jouée.

Puis faisant mine de reprendre son sang-froid, et avec une désinvolture complète, accompagnée

d'un sourire des plus gracieux, elle répondit :

– Je n'ai vu personne entrer ici. Mais je vais être sur mes gardes et je vais barricader ma porte. Bien que pour moi, votre homme doit être loin à l'heure actuelle. Il a dû descendre par la cave et sortir par l'arrière.

Le policier fit un geste d'agacement.

– Je n'avais pas pensé à cela. Dire qu'il va m'échapper et que j'avais la chance, si je l'avais pris, d'avoir une promotion.

Il s'excusa et partit presque en courant soi disant pour profiter du tuyau qu'on venait de lui donner.

Pendant ce temps, le pseudo-cambrioleur qui n'était autre que le Domino noir avait jeté un coup d'œil autour de lui pour voir si rien ne lui permettrait de découvrir la cachette où auraient pu se trouver les bijoux qu'il recherchait.

Si, comme il le pensait, Angelo était bien l'auteur de ce vol, il n'avait pris aucune chance en gardant le collier chez lui.

Quelle meilleure cachette que l'appartement

de cette jeune fille que personne ne redoutait.

Quant à la possibilité qu'il ait déjà disposé des perles, il fallait l'écarter.

Le risque eut été trop grand et David Angelo ne prenait aucun risque inutile.

Aller les vendre à New-York ou dans une autre ville américaine n'était pas pratique pour le temps présent.

Il fallait attendre au moins six mois.

Qui sait si la Compagnie d'assurances n'avait pas envoyé la description de l'objet volé dans tous les centres importants du continent et un collier de quarante mille dollars ne se vend pas aussi facilement qu'un objet de valeur moindre qu'on peut revendre à n'importe quel regrattier.

Les perquisitions du Domino n'aboutirent à rien.

Il n'y avait dans la salle à manger aucune cachette assez sûre pour qu'on y dépose un tel trésor.

À moins que, comme le cas se produit souvent, on le cache à l'endroit le moins

susceptible d'être trouvé, soit dans un tiroir du buffet ou sous une pile de nappes.

Le détective écarta cette hypothèse.

Quand il fut convaincu qu'Augé était définitivement parti et que la jeune fille avait eu le temps de se remettre, il sortit de sa cachette en jouant nonchalamment avec son revolver, celui dont il avait eu soin d'enlever le plomb des cartouches.

– Serrez œ joujou, dit Irène. Je suis comme vous, les armes à feu me rendent nerveuse.

Avisant une petite table où se trouvait le téléphone le Domino y déposa son revolver.

– Vous avez raison, dit-il, et après le service que vous venez de me rendre, service que je n'oublierai jamais, j'aurais mauvaise grâce de vous causer le moindre ennui.

Il regarda autour de lui, minutieusement, puis s'approchant de la jeune fille, il lui dit.

– On peut parler sans craindre avec vous.

Nerveusement, elle regarda sa montre.

– Faites vite, dit-elle j’attends quelqu’un.

– Vous m’avez rendu un grand service. Si ce n’était de vous, je serais à l’heure actuelle au poste de police et mon compte, comme on dit, serait bon. On m’aurait trouvé avec un revolver dans mes poches et aussi...

Il hésita :

– Avec des diamants pour des cents et des cents piastres.

Ce qu’il avait prévu se produisit.

Une lueur passa dans le regard d’Irène.

Il mit lentement la main à sa poche de veston et en sortit des bagues, des colliers et autres similis-bijoux, des imitations bien entendu, qu’il s’était procurées avant de venir voir l’amie de David Angelo.

Il s’arrangea pour que la lumière en frappant sur les pierres les fasse briller d’un éclat que, de prime abord, l’on puisse prendre pour l’éclat du véritable diamant.

– Vous comprenez, mamzelle, que je ne peux pas me promener avec ça dans mes poches. Le

dick de tout à l'heure, qui ne doit pas être un fou, a donné mon signalement à la police et je risque d'être arrêté en sortant d'ici.

Elle s'approcha de lui et tout en s'approchant, elle surveillait un coin de la table, où l'instant d'auparavant le Domino avait déposé son arme.

Il réprima un sourire de satisfaction.

Cette jeune fille, pensa-t-il, n'hésitera devant rien pour se procurer le merveilleux butin qu'il faisait miroiter à ses yeux.

– Vous comprenez, continua-t-il que je ne peux pas sortir sur la rue avec ça dans mes poches. Je suis prêt à faire un bargain avec vous.

Sèchement, elle répondit :

– Ça ne m'intéresse pas.

– Voyons, mademoiselle, des beaux bijoux comme cela. Vous aurez pas de misère à les vendre.

Il ajouta, confidentiellement, en baissant la voix :

– Vous savez, vous pouvez les démonter et les

vendre un par un. Vous avez rien qu'à aller dans les « pawn shop ».

– Je vous l'ai dit : Ça ne m'intéresse pas.

Le ton de sa voix démentait ses paroles.

Le Domino devint plus pressant.

– Au prix que je vas vous les vendre, vous allez faire des cents et des cents piastres...

Elle parut hésiter.

– Combien demandez-vous ?

– Une fois démontés, vous pouvez avoir au moins cinq cents piastres pour...

Si vous me donniez cent piastres...

– Cent piastres. C'est une grosse somme. Je n'ai pas cet argent pour moi.

Le détective parut faiblir.

– Comment m'offrez-vous ?

– Cinquante dollars. Pas un sou de plus.

Avant qu'il ait pu répondre, on sonna à la porte.

– Vite cachez-vous dans la salle à manger. Ne

remuez pas. C'est l'homme que j'attendais...

Le Domino se pencha pour reprendre son revolver.

Son geste, calculé d'avance, était lent.

Plus vive que lui, la jeune fille s'était penchée et avant qu'il ait pu mettre la main sur l'arme qui reposait sur la petite table à téléphone, elle s'en était saisie elle-même.

– Maintenant, dit-elle en ouvrant la porte, passez par ici. Et pas un mot. Pas un geste. N'oubliez pas que vous êtes à ma merci.

Vous savez, une balle, ça part vite. J'ai une excuse toute trouvée. Vous êtes un cambrioleur. Je vous trouve chez moi avec des diamants volés. Vous êtes armé. Dans la bataille l'arme part et la balle au lieu de m'atteindre vous atteint.

Avec un geste de supplication, l'homme leva les mains en l'air et d'une voix apeurée dit :

– Faites pas cela, mademoiselle. Vous savez bien que moi, je ne vous veux pas de mal.

– Compris. Vite dans la salle à manger. Et surtout ne faites pas de bruit.

Le Domino ne se fit pas prier deux fois.

Jusqu'ici tout allait très bien.

Quel était ce visiteur qu'Irène Dorval attendait.

Était-ce David Angelo ?

Si oui, il aurait la confirmation que sa théorie, qu'il croyait la bonne, était parfaite et qu'elle ne péchait en rien.

Il se tint collé près de la porte et appuya son œil dans le trou de la serrure.

Il ne voulait rien perdre de ce qui allait se dire ni de ce qui allait se passer.

Le nouvel arrivant, du moins par ce qu'il constata de son point d'observation, n'était pas David Angelo.

Le Domino en eut tout de suite la certitude.

Sa taille ne correspondait pas du tout à celle du gentleman cambrioleur dont il avait pu obtenir la description.

C'était un homme massif pouvant mesurer dans les cinq pieds huit pouces et peser dans les

deux cents livres.

En entrant, il saisit Irène et la tint serrée un instant contre lui. Puis ensuite, il la couvrit de baisers.

À moins, songea le détective que ce soit le « tiers ».

Une idée lui effleura l'esprit.

Quand le Domino Noir travaillait une cause, il avait l'habitude de l'envisager sous tous ses angles possibles.

Aucun détail, comme aucune supposition ne devait passer inaperçus. Il s'était rendu compte à plusieurs reprises que des détails, de prime abord insignifiants, avaient une importance capitale.

Il décida donc d'envisager la cause qu'il s'était promis de résoudre sous cet angle nouveau.

Il ne croyait avoir affaire qu'à David Angelo et son intermédiaire.

Il était encore convaincu, malgré les apparences, que ce coup était l'œuvre d'Angelo.

Mais voilà ! Un autre personnage entrait en scène.

Pour lui, il lui paraissait impossible que ce nouveau personnage ait fait le coup.

Il n'avait pas la souplesse ni l'intelligence du maître-cambrioleur.

Alors quel était son rôle dans cette affaire.

Il eut une explication, dès les premières paroles que proféra le nouveau-venu après avoir desserré l'étreinte qui tenait Irène prisonnière entre ses bras.

– Il a accepté dix mille piastres ? demanda-t-il.

Ce fut sa première parole.

De son poste d'observation, il vit Irène mettre le doigt sur sa bouche et d'un geste lui indiquer la pièce où il était caché.

Elle murmura :

– Il n'y a rien à faire. Il veut pas donner plus que mille piastres.

– Qu'il les garde... Qu'est-ce qu'il y a dans la salle à manger.

Cette fois, elle parla d'une voix naturelle et sans craindre les conséquences de ses paroles.

Elle montra le revolver à celui qu'elle avait appelé : Paul et lui dit :

– Imagine-toi, chéri que j'ai eu la visite d'un personnage étrange cet après-midi...

– Il est encore ici ?

– Oui. Dans la salle à manger.

– Qu'est-ce qu'il fait là ?

– C'est moi qui l'ai caché. Écoute-moi, Paul. Cet homme-là arrive à la course, tout effaré. Il frappe à la porte et sans attendre mon invitation il entre de force en tenant un revolver à la main... Tiens, le voici...

– Un trente-huit... Tu as eu peur ?

– Au commencement. Oui. Ensuite je me suis ressaisie. Il m'a dit qu'il était recherché par la police, il venait de commettre un vol dans une bijouterie.

– Ça s'attrape, dit Paul, en éclatant de rire.

Sa compagne lui intima l'ordre de se taire par

un :

– Chut, impérieux.

Elle poursuivit.

– Un dick entra quelques instants après. Il m’expliqua qu’il courait après un voleur et qu’il l’avait vu rentrer dans la maison. Comme mon homme était caché et me menaçait de son arme si je parlais, j’ai bien été obligée de dire que je n’avais vu personne. J’ai insinué qu’il avait dû se sauver par la porte d’arrière...

Elle sourit :

– Sais-tu Paul, qu’une bonne action est toujours récompensée.

Ensuite elle parla à voix très basse.

Le détective n’entendit rien si ce n’est un murmure incompréhensible de voix.

Puis, brusquement, la porte de la salle à manger s’ouvrit.

Elle s’ouvrit si brusquement que le Domino Noir perdit son équilibre et alla s’étendre sur le tapis de la salle.

– C’est comme ça qu’on écoute aux portes, fit Paul.

Et le détective était à peine relevé qu’il fonça sur lui les poings en avant.

Le Domino Noir, nous l’avons vu, avait déjà pratiqué la boxe.

Éviter un coup porté par un amateur était un jeu pour lui.

Il esquiva le poing qui normalement aurait dû s’abattre sur son menton.

Il l’esquiva de justesse pour laisser croire qu’il avait été touché et de nouveau, alla s’étendre sur le tapis.

Il se releva péniblement en se frottant la joue.

– Frappez pas si fort. Je ne vous ai rien fait.

– Ça t’apprendra à écouter aux portes.

Le dénommé Paul alla pour frapper un autre coup.

Le Domino mit ses deux mains devant sa figure.

– Frappez-moi pas... Frappez-moi pas...

Irène saisit son ami par le bras.

– Voyons, sois raisonnable...

– Je ne sais pas ce qui me retient de vous administrer la meilleure raclée que vous avez jamais eue. Ça vous enlèvera le goût de vous introduire de force chez une femme honnête...

– Laissez-moi la vie, supplia le limier.

– À une condition.

– Laquelle... Je suis prêt à accepter toutes vos conditions... Mais faites-moi pas mal... Tuez-moi pas...

– Les bijoux que vous avez volés, vous allez nous les donner...

– Je vais vous les vendre... bon marché... Cent piastres seulement...

Ils en valent plus que cinq cents...

Le dénommé Paul se mit à rire.

– Aimes-tu mieux les garder et aller en prison avec.

– Cent piastres... Il me faut absolument cent piastres. Il s'était relevé et avait repris son

aplomb.

– J’ai besoin de cent piastres... absolument...
Pensez-vous que j’ai risqué un coup pareil pour
donner tout mon butin à un autre...

– Eh bien !... C’est à prendre ou à laisser...

Le limier mit la main à sa poche et en sortit les
bagues et les colliers...

L’homme sauta sur lui pour les lui enlever de
force...

Le Domino résista...

L’homme saisit le revolver, et en administra
un coup de crosse sur la tête du détective...

Ce dernier fléchit sur ses jambes...

La main se desserra et les bijoux de pacotille
tombèrent sur le plancher...

Le coup qu’il avait reçu n’avait pas été assez
fort pour l’assommer mais il lui avait fait voir
une multitude de chandelles et l’avait étourdi. Cet
étourdissement ne dura qu’une couple de
secondes et, retrouvant toute sa lucidité, le
Domino envisagea la situation en face et décida

d'en tirer le meilleur parti.

Sa ligne de conduite fut vite adoptée.

Il savait que le revolver était entre les mains de son adversaire, une arme peu dangereuse attendu que les balles étaient à poudre seulement et ne contenaient aucun plomb.

Toutefois, il ne lui plaisait pas d'en recevoir d'autre coup de crosse sur la tête...

Il essaya de se relever... chancela et comme un homme privé subitement de sa connaissance s'écrasa de tout son long sur le parquet...

– Tu ne l'as pas tué au moins, dit Irène.

– Non. Mais c'est un beau knock out...

– Qu'allons-nous en faire ?

– Attendre qu'il revienne à lui et ensuite le mettre dehors. Il n'y a pas de danger qu'il nous vende à la police ni qu'il rapporte ce qui s'est passé cet après-midi...

Il ramassa les bijoux :

– Mets cela dans ta sacoche. Ce soir, nous les démonterons et demain nous les enverrons

pawner par Claude.

Pendant qu'il faisait l'inconscient, retenant son souffle autant qu'il le pouvait, le Domino ne perdait pas un mot de la conversation.

Il réprima jusqu'au moindre battement de son cœur.

Car, des mots qui se dirent entre cet homme et cette femme devait dépendre la solution de cette mystérieuse affaire.

– Comme ça, l'agent de la compagnie n'a pas voulu offrir plus de mille dollars.

– C'est ce qu'il m'a dit mais je ne désespère pas d'avoir plus.

– Quand doit-il t'avertir s'il revient oui ou non sur sa décision ?

– Il a dit qu'il conférerait avec ses patrons et me laisserait savoir en mettant une petite annonce dans les journaux si oui ou non, il peut venir à nos conditions.

– Pourquoi ne pas l'appeler au téléphone et lui dire qu'on est prêt, à condition que ça se fasse demain ou après-demain au plus tard, à accepter

cinq mille piastres.

Elle regarda l'heure :

– Cinq heures et dix. Je ne crois pas qu'il soit à son bureau à l'heure actuelle. Il a dit qu'il partait à cinq heures... Quand je te parle de « bureau » c'est une manière de parler... Il est dans un petit appartement pas loin d'ici. C'est probablement chez lui...

– Dans tous les cas, si la compagnie d'assurances ne veut pas payer cinq mille piastres, elle en sera quitte pour payer le prix du collier à son ancien propriétaire... On est capable d'attendre un an ou deux s'il faut avant de le vendre... À propos tu n'as pas de nouvelles de notre ami... C'est lui qui a le bijou en main...

Irène se mit à rire.

– S'il apprenait que je l'ai plaqué là pour toi, il en ferait une tête...

– Tu l'as aimé ?

– Au commencement... À la fin il me fatiguait. Il faut toujours faire à ses quatre volontés...

Un bruit de baiser punctua la fin de cette

phrase.

– J’ai vu juste, se dit le Domino. C’est bien ce que je pensais... Elle a plaqué Angelo pour ce dénommé Paul. J’aimerais bien savoir son autre nom.

Il continua à jouer l’inconscience.

La conversation dévia et le couple ne causa plus que de sujets sans importance.

Le Domino jugea que le moment était venu de sortir de sa torpeur.

Il fit entendre un grognement sourd, se passa lentement la main sur sa tête, ouvrit péniblement les yeux et d’une voix empâtée, il demanda :

– Où suis-je ?

– Tiens, il est revenu à lui celui là, dit Paul. Vous voulez savoir où vous êtes ? Vous êtes à une place où vous ne devriez pas être...

Brutalement il le remit sur ses pieds...

Puis, il ouvrit la porte :

– Et maintenant déguerpissez et plus vite que ça... On vous a assez vu pour aujourd’hui.

Le policier ne se le fit pas dire deux fois...

Il sortit en chancelant sur ses jambes avec l'air penaud d'un chien battu.

Dans son for intérieur, il exultait.

*

Comme il en avait reçu instruction, Benoît Augé était de faction dans les alentours de la maison.

Il s'était installé dans un retraits entre deux propriétés de l'autre côté de la rue, et là, il pouvait surveiller les entrées et les sorties des locataires de la conciergerie ainsi que de leurs visiteurs.

Le Domino alla vers lui et lui dit à voix basse, tout en faisant mine de lui demander du feu.

– Attends-moi un instant, je vais à la pharmacie du coin téléphoner au bureau...

Puis se ravisant :

– J'ai perdu la notion du temps. Le bureau est

fermé à cette heure. Je vais appeler Suzanne chez elle.

Suzanne, heureusement, était chez elle.

Il lui dit ce qu'il voulait qu'elle fasse, les gens qu'elle devait contacter et lui demanda de l'appeler à son appartement dans une demi-heure.

Il se dirigea vers le comptoir et s'adressant au commis lui demanda s'il ne pouvait pas lui passer un blanc de télégramme.

Il avait un message à envoyer.

Il avait remarqué à la porte qu'à ce magasin on se chargeait des messages télégraphiques.

Il griffonna quelques mots à l'adresse de Benoit Augé.

Il ne voulait pas être vu en sa compagnie et s'arrangerait pour lui glisser le message dans la main sans que personne ne s'aperçoive du petit manège.

– « File le couple. Ne les perds pas d'une semelle, s'ils vont quelque part vas-y et demeure en faction jusqu'à ordre contraire. Enverrai de l'aide. Dès que tu auras du nouveau appelle chez

moi. Attendrai ton téléphone. N'oublie pas de laisser quelqu'un de faction. Il faut d'ici quelque temps que I. et P. soient surveillés vingt-quatre heures par jour. »

Le Domino plia soigneusement le papier jaune en quatre et sortit. Au dehors en passant près de son agent, il le lui glissa dans la main d'une façon imperceptible et s'en retourna.

Il arrêta d'abord à l'appartement loué pour les besoins de la cause, où il enleva son maquillage et s'en retourna.

Puis, après avoir téléphoné à diverses personnes, il se rendit à sa demeure.

Auparavant il avait commissionné quelqu'un de se tenir à l'appartement du faux détective de la compagnie d'assurances avec ordre de se mettre en communication avec lui au prochain appel téléphonique.

Il n'était pas rendu chez lui que, comme de fait, le téléphone sonna.

– Monsieur, quelqu'un a téléphoné demandant à parler à M. Clerval. J'ai cru que c'était pour

vous.

– En effet j’avais oublié de vous dire que je m’appelais également M. Clerval. Vous a-t-elle laissé un numéro ?

– Oui. Elle a demandé de l’appeler avant une demi-heure. Après ce temps, elle ne sera plus chez elle.

– Très bien. Vous pouvez vous retirer. Je n’ai plus besoin de vos services. Apportez la clef chez moi et glissez-la dans la boîte à lettres. Vous n’aurez pas besoin de vous déranger.

Il signala le numéro qu’on venait de lui donner.

Il reconnut à l’autre bout du fil la voix d’Irène Dorval.

Il avait plus d’une raison pour ne pas oublier le son de cette voix.

– M. Clerval à l’appareil. Vous avez demandé à me parler ?

– Oui.

– D’abord à qui ai-je l’honneur de

m'adresser ?

– Mon nom ne vous dirait rien. C'est moi qui suis allé vous voir au sujet d'une certaine... transaction.

– Je suppose que vous avez réfléchi... Vous vous en tenez encore au prix de 10 000 dollars...

– La partie que je représente est prête à consentir un sacrifice... Il serait mieux que je vous voie... Il est difficile de s'expliquer au téléphone...

– C'est ce que j'allais vous proposer. Demain matin au même endroit... Disons dix heures. Est-ce que cela vous convient ?... Ce n'est pas trop tôt... ?

D'une voix sèche, elle dit : J'y serai.

Puis elle raccrocha l'appareil.

Cette conversation terminée, Dupont s'enquit du possesseur de la ligne téléphonique portant le numéro Fitzroy 19...

Le numéro était enregistré au nom de Louis Bertrand.

L'adresse était celle de la conciergerie qu'habitait Irène.

Il en conclut qu'en louant l'appartement, elle s'était arrangée pour qu'on laisse le même numéro de téléphone qu'au locataire précédent.

– Oui, songea-t-il. Nos oiseaux sont encore au nid.

Sa pensée dévia et il vit Benoit Augé avec les deux assistants qu'il lui avait envoyés faire le pied de grue depuis déjà quelques heures.

Il haussa les épaules.

– Les inconvénients du métier.

Il se prépara un souper copieux.

Tous ces événements lui avaient creusé l'appétit et malgré la bosse qu'il avait sur le sommet du crâne et qui le faisait souffrir, il était content de lui, comme il était content de la tournure des événements et des nouveaux développements qui venaient de se produire.

Il avait déjà retiré mille dollars en acompte pour son travail et Madame Lafrance lui avait promis de le récompenser généreusement s'il

réussissait dans sa mission.

Et il ne doutait aucunement de la réussite.

Il en était même sûr et il se disait que demain, après demain, au plus tard, il aurait la satisfaction de rendre à sa propriétaire le collier de perles dérobé quelques jours plus tôt.

– Imaginez-vous que nos oiseaux sont rendus à la Rivière des Prairies.

Ils habitent un cottage isolé sur le bord de l'eau. Le plus proche voisin du côté ouest est à quatre cents pieds et le plus proche du côté est à cinq cents pieds. Ils sont venus en auto. Ils avaient chacun deux malles... Qu'allons-nous faire à présent ?

– Revenir à la ville. Ton compagnon retournera, sur les lieux dès sept heures demain matin. Il laissera sortir la femme. Il n'aura pas besoin de la « filer ». Nous avons une entrevue ensemble demain matin.

– Et moi ?

Il était huit heures et quart du soir.

– Je suppose que tu as l'estomac dans les

talons ?

– Vous supposez juste.

– Alors, viens-t-en chez moi. Ta journée est finie ?... Bah !... Laisse faire !... On te paiera un supplément... Ne proteste pas... Viens aussi vite que tu pourras... Je te préparerai quelques sandwichs et aussitôt que tu te seras restauré, nous aviserons...

– Je pars immédiatement. Ce ne sera pas long avant que vous me voyez arriver.

– Je t’attends.

*

Benoit Augé trouva son patron dans la meilleure des humeurs.

Malgré sa bosse, il était gai, frais et pimpant. Il s’était jeté dans le bain, avait appliqué sur son crâne endolori des compresses d’eau glacée et quelques verres de rye avaient achevé de le remettre d’aplomb. Il se frottait les mains d’aise

et, dans son regard, une lueur brillait.

Augé connaissait bien cette lueur.

Elle marquait le triomphe ou l'approche du triomphe.

– Mes félicitations, dit le Domino. Tu as bien travaillé. Réellement, tu avais l'air d'un dick, et pour un temps j'ai eu peur que tu fasses une perquisition, et, après m'avoir trouvé, que tu m'amènes au poste.

Augé fit dévier la conversation.

– Sais-tu que cette Irène Dorval est une jolie femme. J'ajouterai : une très jolie femme.

Le Domino sourit :

– Voyons, Benoit, ce n'est pas le temps de te laisser prendre aux charmes d'une femme. D'ailleurs cette femme est très dangereuse. Et puis, tu n'aurais pas de chances.

– Je ne vous ai jamais dit que je voulais faire sa conquête...

– Je sais... Je sais... Mais depuis quelques mois que tu travailles avec moi, je t'ai observé et je t'ai

étudié... Je te connais mieux que ton père a dû te connaître... Écoute-moi bien. Cette femme est excessivement dangereuse... C'est une de ces créatures qui ne reculent devant rien pour arriver à leurs fins. Comme j'ai pu m'en convaincre, elle est excessivement intelligente... beaucoup plus intelligente que la moyenne...

– En tous cas, elle est plus jolie que la moyenne des femmes...

– Si elle n'avait que sa beauté... Elle a plus que la beauté... Mais dis donc, est-ce que je t'ai fait venir chez moi pour discuter de la beauté, du charme et de l'intelligence des femmes... Nous avons d'autre besogne à faire...

– Je suis à ta disposition. Je suis consentant de travailler toute la nuit, s'il le faut... Où allons-nous d'abord ?

– En mission. J'avoue que ce que nous allons faire n'est pas beaucoup selon les règles de l'art. Mais dans mon métier j'en suis venu à la conclusion que la fin justifiait les moyens et qu'à faire affaire avec des criminels, si l'on veut réussir, il ne faut pas être trop à cheval sur les

principes de la délicatesse et de la galanterie.

– Ou allons-nous ?

– Tu as ton trousseau de clefs passe-partout ?

– Oui.

– Nous allons visiter de fond en comble l'appartement d'Irène Dorval. Je ne crois pas que nous soyons dérangés ce soir. Ce sera peut être une visite inutile... En tous cas j'aime mieux ne rien négliger et pécher par excès de précautions plutôt que par négligence.

*

Pendant que Benoit Augé surveillait le corridor pour voir s'il n'y avait personne qui aurait pu les observer, le Domino travaillait à crocheter la serrure à l'aide de fausses clefs.

Ses efforts furent bientôt couronnés de succès et il put, en compagnie de son patron, s'introduire à l'intérieur de l'appartement.

– Et maintenant, il s'agit de n'être pas

dérangés. Tu vas bloquer toutes les interstices de la porte ainsi que le trou de la serrure. Ensuite tu baisseras tous les stores des fenêtres. Comme cela nous pourrons travailler à notre aise.

Ce qui fut dit fut fait aussitôt.

Le living room, et c'est ce qui intrigua d'abord les deux limiers, était en désordre, comme si la pièce avait été témoin d'une bataille.

– Pourtant, je ne me suis pas débattu à ce point... pensa le Domino.

Les tiroirs de tous les meubles étaient vides. Dans la chambre à coucher également, tous les meubles avaient été fouillés.

– Il n'y a aucun doute à entretenir. Nos oiseaux se sont enfuis du nid pour n'y plus revenir.

Cette constatation désappointa un peu le policier.

Ses recherches s'étaient effectuées trop tard.

Les deux complices avaient sans doute l'intention de quitter la ville. Pourvu qu'ils ne se sauvent pas avant qu'il ait pu avoir avec eux une

dernière entrevue !

Il regretta presque d'avoir commandé à ses hommes de quitter leur faction dans les alentours du bungalow de la Rivière des Prairies. Mais songeant que les bijoux étaient difficiles à liquider et qu'il était dangereux de fuir avec de la marchandise que les gangsters américains appellent dans leur jargon « hot », le Domino se consola en songeant qu'il aurait la visite de la femme demain matin.

Celle-ci était anxieuse de conclure avec le pseudo-représentant de la Compagnie d'assurances un marché que, dans son esprit, elle jugeait avantageux pour les deux parties en cause.

Par acquit de conscience, le détective continua ses perquisitions.

Qui sait ?

Un oubli involontaire ou un détail ignoré pourrait le mettre sur la piste de quelque chose d'intéressant.

Soudain, Benoit Augé qui était allé dans la chambre de bain poussa un cri sourd :

– Vite... J'ai peur que nous soyions arrivés trop tard...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Regardez cette serviette...

– Paul aurait pu se couper en se faisant la barbe...

– Il n'y aurait pas tant de sang.

– Tu as raison... Maintenant il faut être excessivement prudents pour ne pas brouiller les empreintes digitales... Il y avait sur le plancher de tuile des taches brunes...

– David Angelo serait-il venu voir Irène ? Y aurait-il eu une bataille entre les deux hommes. Cela expliquerait le désordre du living-room.

– Benoit, continua-t-il, tu entends souvent parler de ce qu'on appelle le « sixième sens » ? Les femmes appellent cela de l'intuition. Eh bien, mon sixième sens ou mon intuition, comme tu voudras, ne m'ont pas trompé. C'est bien tel que je pensais. Irène est la complice de David Angelo, mais, pour une raison ou pour une autre, elle l'a plaqué là dernièrement et s'est acoquinée

avec le nommé Paul, dont elle est devenue la maîtresse... À moins que ce ne soit sa femme... Avec l'aide d'Irène, David a fait le coup. Elle a ensuite comploté avec Paul pour s'appropriier le collier... Pour se conformer aux instructions d'Angelo, elle est venue me trouver croyant qu'elle s'adressait au représentant de la compagnie d'assurances... Ensuite, elle a tendu un piège à son ancien ami et son amant actuel lui a fait la « job »...

– Alors vous croyez qu'Angelo a été assassiné...

– Il n'y a pas de fumée sans feu... Ce sang...

– Où se trouve le cadavre ? Ils ne l'ont pas emporté avec eux. Il n'aurait pu entrer dans les valises qu'ils avaient...

– C'est à nous de le trouver... La meilleure place pour cacher un corps encombrant c'est dans le garde-robe.

– Dans la chambre à coucher ?

– C'est en plein cela.

– Il y avait, en effet, dans la chambre à

coucher, un garde-robe. Comme si la clef de la serrure n'avait pas été suffisant, il y avait un cadenas à la porte.

– Cette Irène était réellement une femme de tête. Elle était très prévoyante. Pour se protéger durant ses absences elle barricadait la porte de sa chambre... et ensuite la porte de son garde-robe.

– Qu'allons-nous faire ? Je n'ai pas de clef pour ouvrir ce cadenas...

– Il n'y a pas d'autres moyens, nous allons défoncer la porte... Arrache les draps de lit et sers t'en pour amortir le bruit.

Benoit saisit la poignée entre ses deux mains.

Tous ses muscles se raidirent dans l'effort.

La porte ne céda pas.

– Avec tes épaules.

Après plusieurs efforts la porte finalement céda.

Il y avait dans un coin du garde-robe, une vieille malle du genre de celles dont on se servait autrefois pour les voyages en transatlantiques.

Entre les pentures on voyait un filet de sang coagulé :

– Qu’allons-nous faire ?

– Je vais me mettre en communication avec mon vieil ami Théo Belœil de l’escouade des homicides... Je n’ai pas entrepris de solutionner une cause de meurtre mais simplement de retrouver des bijoux volés.

Ils sortirent tous deux en ayant soin de fermer la porte soigneusement derrière eux.

*

Avant de quitter la maison, le Domino eut soin de déranger le mécanisme de la porte d’entrée, de sorte qu’elle ne pouvait pas se fermer automatiquement. Tout à l’heure, ils avaient pu pénétrer à l’intérieur de la maison en signalant le numéro d’un appartement éloigné de celui qu’il se proposait de visiter.

Il était encore de bonne heure dans la soirée et ce manège n’était pas dangereux.

Maintenant ils ne pourront plus le répéter sans donner l'éveil à quelques-uns des occupants.

À toute vitesse, l'auto fila, rue Gosford, aux quartiers-généraux de la Sûreté.

Théo Belœil était en devoir ce soir-là.

– Tiens. Benoit Augé. Qu'est-ce qui t'amène ici à onze heures du soir ?

– Un meurtre.

– Hein, un meurtre ?

Le journaliste avait sursauté.

– Oui. Un meurtre. Ne parles pas si fort. Il faut que rien ne transpire de ce que nous allons faire ce soir. Autrement, nos meurtriers seront bien loin quand vous déciderez de leur mettre la main au collet.

– Tu les connais ?

– Oui. As-tu deux hommes fiables qui peuvent accompagner le Domino. Il s'agit de surveiller certaine maison à la Rivière des Prairies. À mon avis, il y a un suspect qui se cache là. On ne peut pas l'arrêter sans preuves ni même sans

présomption... Et comme il ne sortira pas de la nuit on ne peut pas non plus l'arrêter sous une accusation technique de vagabondage.

– Et qu'est-ce que mes hommes vont aller faire là-bas ?

– Surveiller la maison au cas où le suspect (ce qui est peu probable) voudrait changer de retraite. Il me faut la discrétion la plus absolue. Il ne faut même pas que tes hommes sachent ce qu'ils vont faire. Ils sont de faction ? C'est tout. D'ailleurs le Domino se charge de toute l'affaire.

Le capitaine sonna, donna des ordres et Augé, l'instant d'après, roulait en direction de la Rivière des Prairies en compagnie de deux agents en civil.

Avant de partir, le capitaine leur avait dit :

– Si vous voyez sortir une femme, ne la filez pas. Tenez-vous au guet et si l'homme sort à son tour ne le quittez pas d'une semelle... Je vous ferai relever demain matin.

– Okay Chef.

*

Il arrive souvent que les membres de la force constabulaire et de la Sûreté d'une grande ville sympathisent avec les détectives des agences privées.

Il y a entre eux une question de rivalité.

Quelquefois, il y a plus.

Mais dans le cas actuel, les choses étaient toutes différentes.

Le chef Théo Belœil et le Domino noir, malgré la différence d'âge qu'il y avait entre eux étaient deux amis, et il était arrivé à plusieurs reprises qu'ils avaient coopéré ensemble.

Le chef n'avait eu qu'à se féliciter de ses relations avec le Domino noir. Comme celui-ci n'avait pas besoin de publicité pour obtenir une promotion, il laissait tout le mérite des causes qu'ils avaient solutionnées ensemble à son ami Belœil.

Pour lui, il était satisfait du moment que ses clients étaient satisfaits.

La publicité dans les journaux ne l'intéressait pas.

Tout au contraire il la fuyait.

Elle lui nuisait plutôt qu'elle le servait.

Dans sa sphère d'action, l'anonymat était une force plutôt qu'une faiblesse.

Quand Augé fut parti avec les deux dicks en raison de la mission de la Rivière des Prairies, le chef Théo Belœil téléphona à l'officier médical attaché au bureau-chef de la police de même qu'aux experts en empreintes digitales. Le Domino, nous l'avons vu, lui avait demandé la plus grande discrétion, plus que cela il lui avait demandé le secret le plus absolu touchant leurs opérations de la soirée.

– Vous comprenez, chef, s'il fallait que les journaux du matin soient au courant de nos démarches de cette nuit, la réussite de nos projets serait des plus compromises, il ne faut pas que la femme Dorval et son ami se doute que nous avons découvert le cadavre d'Angelo.

– Qui vous dit que c'est Angelo qui est

enfermé dans la malle ?

Augé sourit :

– Mon intuition.

– Vous croyez toujours au sixième sens dont parlent les écrivains de romans détectives ?

– Je parie que vous y croyez vous-même.

– Je ne suis pas loin d’y croire.

– Pour moi je suis convaincu que si nous trouvons un cadavre ce sera le cadavre d’Angelo. Il n’en peut être autrement.

Il fut convenu que l’officier médical, l’expert en empreintes digitales et un autre officier de la police rejoindraient nos amis au poste de la rue Gosford dans le plus bref délai.

Le Domino et Belœil n’eurent pas à attendre longtemps.

Quand ceux qui devaient faire partie de l’expédition nocturne furent arrivés ils se dirigèrent immédiatement vers la résidence qu’occupait précédemment Irène Dorval.

Tel que prévu, ils purent s’introduire dans

l'intérieur de la conciergerie sans être remarqués.

Il n'avait que le concierge qui aurait pu le trahir.

Mais ce dernier n'avait aucune raison de le faire.

Tout au contraire.

Il pourrait être compromis lui-même.

Tout compte fait, le Domino décida de lui faire part de leur visite dans l'appartement vacant.

Quant à ses compagnons, si des occupants les apercevaient dans le corridor ils pourraient faire croire qu'ils étaient venus assister à un petit party organisé quelque part.

Comme la maison renfermait un nombre considérable de logements, cette explication était des plus plausibles.

Pendant que Théo Belœil se dirigeait vers le garde-robe de la chambre à coucher, le Domino alla chez le concierge et après lui avoir expliqué ce qui en était, et avoir réclamé le secret le plus absolu sur les pas et démarches qu'ils

accomplissaient, l'amena avec lui au numéro 32.

Belœil avait déjà réussi à ouvrir la malle et les préposés aux empreintes avaient eux aussi commencé leur besogne.

Le spectacle qui s'offrait aux yeux était macabre au suprême.

Dans la malle, tout recroquevillé sur lui-même, reposait le cadavre d'un homme qui devait avoir dans les trente-cinq au quarante ans.

Bien que ses habits étaient tout maculés de sang, on pouvait voir qu'il était vêtu avec élégance.

Le médecin se pencha sur lui pour l'examiner.

Il avait le crâne fracassé.

On l'avait frappé à plusieurs reprises avec un instrument de fer.

– Le premier coup l'a assommé, dit le médecin. Ensuite on s'est acharné sur lui. Il a dû recevoir au moins 3 ou 4 coups sur la tête.

– Alors c'est là la cause de la mort, demanda Théo Belœil.

– Je ne peux pas me prononcer définitivement avant que j’aie fait l’autopsie. Il est possible qu’on l’ait enfermé dans la malle pendant qu’il était sans connaissance et encore en vie. Dans ce cas la mort serait due à l’asphyxie.

Le Domino noir ne put s’empêcher d’évoquer la silhouette élégante et bien féminine d’Irène Dorval.

– Pour moi le cadavre que nous venons de trouver est celui de David Angelo. Le motif est le vol. L’instrument de l’attentat est la crosse d’un revolver. Ce qu’il y a de plus étrange, il a été frappé avec la crosse de mon propre revolver.

Les hommes de l’art firent toutes les constatations d’usage, puis le chef Belœil téléphona pour faire venir la voiture de la morgue.

Il avertit le chauffeur de parquer sa voiture dans la ruelle, et après avoir délibéré avec le concierge, décida de transporter le corps par un escalier de service où presque jamais personne ne passait.

Il était bien important que le secret sur cette tragique et mystérieuse affaire soit bien gardé.

– Si nos suspects ne se doutent de rien, nous les aurons coffrés dès demain midi, dit le Domino.

S’adressant au médecin légiste :

– Quand pouvez-vous procéder à l’autopsie ?

– –Ce soir, ou cette nuit même, dès que le cadavre sera transporté à la morgue.

*

Le Domino noir et Théo Belœil se rendirent à la résidence de David Angelo, dont ils avaient trouvé l’adresse dans une des poches de son gousset.

Là, malgré une perquisition des plus rigoureuses, ils ne purent rien trouver pour les mettre sur une piste de son ou de ses assassins.

Après avoir constaté que leurs recherches n’aboutiraient à rien, les deux limiers

retournèrent ensemble au poste de la rue Gosford, pour attendre le rapport du médecin légiste et discuter de leur conduite à suivre le lendemain.

– Comme ça, Domino, tu es convaincu que cette affaire sera close dès demain.

– J’en suis convaincu. Tu auras une belle publicité dans les journaux pour avoir élucidé une affaire ténébreuse et en temps record et moi je retirerai un montant substantiel de la part de ma cliente pour lui remettre entre les mains un collier qui, à ses yeux, vaut son pesant d’or.

– Ce collier aura porté malheur à un homme si comme tu le dis, il a toujours porté bonheur à tes clients.

– C’est un fait qu’il y a une certaine fatalité qui s’attache aux bijoux de grands prix. David Angelo qui possède plusieurs alias et que personne n’a jamais pu prendre en défaut, a toujours été chanceux jusqu’ici. Il opérait avec une maîtrise merveilleuse. C’était un as du métier. D’ailleurs, il n’est au pays que depuis deux ans. Il ne reste jamais longtemps au même endroit. C’est ce qui l’a toujours rendu si

insaisissable. Il joue « Safe » comme on dit. Malheureusement pour lui, il a fait un vol de trop.

Sur ces entrefaites le téléphone sonna.

– Théo Belœil ?

– Moi-même.

C'était le médecin légiste qui appelait. Il avait fini son autopsie et faisait rapport de ses découvertes.

La victime était morte vers cinq heures de l'après-midi. Elle était morte asphyxiée. De plus, il avait reçu trois coups violents sur le crâne. Mais ces coups n'avaient pas été suffisants pour occasionner la mort.

Le Domino noir reconstitua, pour le bénéfice de son ami les faits tels que, dans son opinion, ils avaient dû se produire.

Irène Dorval avait donné rendez-vous à David Angelo ou plutôt ce dernier était venu lui rendre visite pour s'enquérir du résultat de ses démarches chez le supposé représentant de la compagnie d'assurances.

Le collier était chez Irène.

Une dispute s'ensuivit entre les deux hommes présents, dispute violente et pour cause.

Angelo était furieux contre Paul du fait qu'il lui avait volé sa maîtresse.

Il était furieux, également du fait que la femme Irène ne voulait pas lui remettre le précieux collier.

Des mots, on en vint aux coups.

Paul se servant du revolver lui asséna quelques coups de crosse sur la tête.

Angelo tomba, la figure couverte de sang.

On le crut mort.

Après consultation on décida de l'enfermer dans la malle et de faire maison nette.

Vraisemblablement, on ne retrouverait pas le cadavre avant plusieurs jours, peut être même quelques semaines.

Dans ce temps, les deux complices seraient loin. Irène viendra me vendre ses bijoux demain matin et ensuite ils prendront l'avion pour s'en aller bien loin.

– Je ne serais pas surpris qu'on trouve en fouillant nos suspects des billets de passage à bord d'un avion d'une de nos lignes aériennes.

– Ta théorie est tout à fait plausible et je serais fort surpris que les faits ne la confirment pas.

– Et maintenant Théo, nous allons aller prendre un peu de repos. Nous l'avons bien mérité. Demain matin vous me rencontrerez à huit heures à...

Et il donna l'adresse de son bureau temporaire.

*

– Ça ne sera pas long avant que ma jolie cliente arrive.

– Vous allez vous tenir dans la pièce à côté et suivre attentivement tout ce qui va se dire. Il y aura peut-être des révélations intéressantes qui vous aideront à faire votre cause de meurtre.

Quand le timbre de la porte résonna, Théo

Belœil se sauva précipitamment dans la pièce voisine.

L'expression du détective était tout sourire et ses paroles toutes de miel.

– Je vois, mademoiselle, que la nuit vous a porté conseil et que vous avez consenti à accepter nos propositions...

– Je veux vous en faire des nouvelles.

– Écoutez, pour vous épargner des discussions inutiles, je vais vous dire ce que ma compagnie a décidé de faire... Vous me demandiez combien ?

– Ne parlons plus de mes demandes passées... Mettons que je vous ai demandé cinq mille dollars...

Le sourire disparut des traits du Domino noir...

– Inutile de continuer à parlementer. Jamais la compagnie que je représente n'acceptera de déboursier cette somme...

– On peut encore s'entendre... À une condition... Que vous me payer immédiatement...

– Avez-vous le bijou avec vous ?

– Avez-vous l’argent avec vous ?

Et le détective sortit de sa poche vingt billets de 100 dollars et les compta sous les yeux ébahis de la jeune fille... La convoitise brilla dans son regard...

– C’est tout ce que je puis vous offrir...

– Bien j’accepte, répondit-elle, après une minute d’hésitation...

– À ce compte je vous donne l’argent... et vous me rendez le collier.

– Je suis prête à vous le rendre contre argent comptant. Mais pas ici.

– Où alors ?

– Vous allez venir avec moi en auto. Quand nous aurons parcouru quelques arpents, je vous banderai les yeux, pour que vous ne connaissiez pas ma cachette...

– Et ensuite ?

– Ensuite. Je vous introduirai dans une maison, toujours les yeux bandés... Puis je vous présenterai à un homme... Car vous savez, moi, je

ne suis qu'une intermédiaire. Je n'ai rien eu à faire avec ce vol...

– Je sais...

– Contre argent comptant l'homme vous remettra le collier.

– Vous faites un très bon marché et vous nous volez d'une somme de plusieurs milliers de dollars !... Quand vous aurez fini la transaction, je vous banderai les yeux à nouveau et je vous conduirai dans un rang... à la campagne. Oh... Ne protestez pas... Vous ne serez pas plus éloigné que d'un demi mille de la prochaine maison... Juste le temps pour moi de disparaître sans que vous puissiez vous mettre à ma poursuite...

Le détective s'inclina et sourit.

– Mademoiselle, mes félicitations... Vous êtes une femme de tête.

Puis il se leva, s'approcha de sa cliente, et d'un geste brusque lui saisit le poignet.

Avant que la jeune femme n'ait eu le temps de faire un geste et de résister, il lui avait passé les menottes aux mains.

Elle perdit le contrôle d'elle-même devant ce coup inattendu et laissa échapper une bordée de jurons, qui ont dû se sentir étonnés de se trouver dans la bouche d'une aussi jolie personne.

– Théo ! cria le Domino.

Belœil sortit de sa cachette.

Dans la chambre où il était, il y avait un lit en cuivre très massif et très lourd.

– Vous allez m'aider à transporter cette personne dans la chambre.

Pendant que Belœil l'immobilisait non sans avoir reçu quelques coups de pieds sur les jambes, le Domino défit un côté des menottes et l'assujettit à un montant du lit.

– De sorte que si vous voulez vous sauver durant mon absence vous serez obligée de vous promener dans la rue en traînant le lit derrière vous.

Et d'une façon qui n'était peut-être pas très galante, il lui enleva un de ses souliers et à l'aide de son canif dont une des allumettes pouvait servir de ciseaux minuscules il lui coupa une

mèche de cheveux...

– Que signifie ce manège ? demanda Théo une fois qu'ils furent montés en auto...

– Je t'expliquerai une fois qu'il aura réussi... et je ne désespère pas qu'il réussisse...

Rapidement l'auto fila vers le nord de la ville.

Il reconnut la maison grâce à la description que lui en avait faite Benoît Augé.

Pour être bien certain de ne pas se tromper il laissa sa voiture un peu avant d'arriver, et, lui et son compagnon, descendirent...

Il examina attentivement autour de lui pour voir s'il n'y trouverait pas son ami Augé et les policiers en civil qu'on avait dépêchés pour l'aider dans sa monotone besogne de surveillance.

Il le découvrit étendu par terre, et, à demi-caché dans une touffe de fardoques, qui se dressaient sur le bord de la route.

Ils échangèrent quelques signes...

– Théo tu vas m'attendre. Si je ne sors pas

d'ici vingt minutes vous entrerez tous les quatre, dans la maison verte que vous voyez à cent pieds devant vous.

*

– C'est toi, Irène ? fit la voix de l'homme à l'intérieur, après que le Domino eut fait retentir le marteau de fer sur le battant de la porte.

Le meurtrier ouvrit la porte.

En voyant celui qui l'avait presque assommé la veille, le Domino eut la tentation de lui remettre la monnaie de sa pièce.

– Monsieur Paul ? dit-il.

– C'est moi, répondit l'homme en toisant le détective...

– Connaissez-vous ce soulier ?

Paul blêmit :

– Serait-il arrivé quelque malheur ?

Sans répondre le détective mit la main à sa

poche et en sortit une mèche de cheveux.

– Et cela le reconnaissez-vous aussi ?

L’homme blêmit davantage et invita le visiteur à entrer.

Le Domino s’assit sur une chaise et commença lentement son récit :

– Je suis l’agent d’assurances, ou plutôt le représentant de la compagnie d’Assurances avec qui mademoiselle Dorval a fait une transaction... J’ai consenti à lui verser la somme de deux mille cinq cents dollars à condition qu’elle me remettre le collier...

– Quel collier ?

– Ne jouez pas l’innocent. Le collier de perles de madame Lafrance. Elle m’a dit que vous aviez le collier en votre possession et que vous accepteriez les conditions débattues entre nous. Or il a été convenu de part et d’autres du montant que je viens de vous dire...

Après quoi, mademoiselle Dorval m’a chargé d’une commission auprès de vous. Elle m’a donné votre adresse et pour que vous croyez que

je ne suis pas un imposteur, m'a dit ceci :
« Emportez ce soulier comme gage. » Elle se
coupa ensuite une mèche de cheveux : « Prenez
également cette mèche. Celui que vous
rencontrerez verra alors que vous êtes bien
envoyé par moi. »

– Mais pourquoi n'est-elle pas venue elle-
même...

– Elle m'a chargé d'un message. Elle m'a dit
de vous demander de la rencontrer à la gare
Windsor aussitôt que le marché sera conclu...

Il sortit les billets de banque de sa poche :

– Acceptez-vous ? Pour moi je n'ai qu'un
intérêt : celui de mes clients...

L'homme hésita :

– Attendez-moi un instant.

Il revint peu après avec le collier.

Il le tendit à l'homme et prit l'argent en
retour...

Cette opération terminée, il changea d'attitude
et mettant vivement la main à sa poche en sortit

un revolver qu'il braqua sur le détective.

– Rendez-moi le collier à présent.

Mais le Domino noir avait prévu le coup. Il était sur ses gardes.

Il plongea subitement aux pieds de l'homme et le renversa...

Au même moment la porte s'ouvrait.

Le chef Belœil et ses hommes entraient dans la pièce...

– Voilà votre prisonnier, capitaine, dit le Domino noir. Quand il saura que sa complice a avoué qu'il a tué Angelo, il ne se fera pas prier pour parler...

– Ah la maudite ! rugit Paul... Si je suis condamné elle va l'être aussi... Sans y songer ,il venait de se trahir...

*

Les preuves étaient accablantes : empreintes digitales, confessions, etc.

Les journaux vantèrent le chef Belœil de son exploit.

Le Domino noir reçut un cadeau supplémentaire de mille dollars de madame Lafrance heureuse de retrouver ses bijoux, et le même soir il soupa avec Benoît Augé dans un des restaurants les plus chics de la ville, pour célébrer son exploit.

Cet ouvrage est le 707^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.